

ORIGINES PERSES DE L'ARCHITECTURE FRANÇAISE

DU MOYEN AGE

- I. Préambule. — Nécessité d'étudier à nouveau l'origine de l'architecture du moyen âge. — La voûte est une fonction directe du climat et du sol de l'Iran. Elle a été connue de la Perse antique sous toutes ses formes essentielles. — Origine des architectures byzantine et syrienne, influence de la Perse sur Rome. — Concentration en Perse des civilisations orientales. — Architecture persane, architecture arabe. — Influence prépondérante de l'architecture persane sur l'art monumental des nations riveraines de la Méditerranée orientale et méridionale à dater de l'hégire.
- II. — Caractère de l'architecture gallo-romaine après l'invasion des Barbares. — Action de l'Orient sur l'architecture gallo-romaine. Elle se manifeste en quatre points du territoire : sur les rives du Rhône, en Aquitaine, en Bourgogne, le long des Pyrénées. — Saint-Front. — Saint-Philibert de Tournus. — Architecture romane. — Architecture ogivale. — Leurs caractères distinctifs. — Hypothèses successives faites sur les origines de la nef ogivale. — Basilique de Chagga et monuments de la Syrie centrale et de la Perse. — Nouvelles théories fondées sur la connaissance de ces édifices. — L'architecture arabe de la Syrie et l'architecture gothique procèdent toutes deux des constructions voûtées de la Perse antique. — Conclusion.

I

Avant d'aborder la conclusion de ce long travail, je désire rappeler les circonstances qui m'ont conduit à étudier l'architecture perse.

Il y avait quatre ans, en 1879, que j'étais attaché, sous les ordres de Viollet-le-Duc, au service des monuments historiques. Cette circonstance multiplia mes rapports avec un maître qui me montra toujours la plus extrême bienveillance et me fit connaître son exacte pensée sur la filiation de l'architecture ogivale.

Viollet-le-Duc, dans ses premiers ouvrages, s'était montré le partisan convaincu de l'origine essentiellement française de la grande évolution artistique du XII<sup>e</sup> siècle. C'était également l'opinion de Quicherat, et, il faut bien le reconnaître, la seule conclusion logique que l'on pût tirer de l'étude des monuments connus à cette époque.

Puis, des édifices nouveaux furent décrits; l'Orient s'ouvrit aux explorateurs et à de hardis archéologues. MM. de Vogüé et Duthoit rapportaient, de leur exploration de la Syrie centrale, des églises du IV<sup>e</sup> siècle où apparaissaient quelques-unes des formes caractéristiques de notre architecture ogivale. Je veux parler notamment de la basilique de Chagga (fig. 121), dont il sera donné plus tard une description sommaire. Viollet-le-Duc, mieux informé, ne craignit pas de revenir sur ses précédentes appréciations, et, en 1868, il déclarait, à l'article « Voûte » de son *Dictionnaire*, que les croisades et l'architecture orientale étaient les deux facteurs importants de la transformation gothique.

Ainsi le procès qui semblait jugé, et jugé d'une manière irrévocable en 1865, devait être soumis à une révision sévère dès 1868.

De nombreux voyages archéologiques en Espagne, au Maroc, en Egypte, des travaux sur l'architecture gothique, les restaurations que j'avais conduites, firent penser à Viollet-le-Duc que je recueillerais avec profit les pièces d'une nouvelle enquête, et l'engagèrent à me les envoyer chercher, non plus à Byzance ou en Asie Mineure, mais sur les plateaux de l'Iran.

Mes conclusions paraîtront peut-être hardies, paradoxales aux archéologues qui n'ont jamais fait de l'étude des forces statiques et dynamiques et de la pratique architecturale l'objet de leurs préoccupations, mais, au demeurant, je suis sans inquiétude; c'est dans la communauté des principes, bien plus que dans les ressemblances extérieures des détails, que résident les solides indices d'une filiation, et les faits prévaudront toujours contre les théories les plus ingénieuses.

La formation géologique des plateaux de l'Iran exclut l'hypothèse d'une végétation forestière spontanée. L'arbre apparut en Perse avec les hommes et n'y vécut que grâce à de copieux arrosages.

D'autre part, comme des hivers rigoureux succèdent à des étés brûlants, les premiers maîtres du pays furent contraints de chercher un abri sous une épaisse toiture. La voûte que, faute de bois de charpente, on dut apprendre à tourner,

et à *tourner sans cintres*, était donc une conséquence inévitable de l'état de l'atmosphère et de la constitution géologique du sol de l'Iran. Aussi bien reçut-elle, dès la plus haute antiquité, les formes les plus heureuses et les plus diverses : coupoles sur pendentifs, berceaux, arcs de cloître, voûtes d'arêtes surhaussées, voûtes nervées. Ce sont là des faits désormais établis.

On retrouve la coupole sur pendentifs et le berceau dans le château achéménide de Firouz-Abâd<sup>1</sup>. Les pendentifs, dont le tracé trahit les hésitations d'architectes audacieux, mais encore novices, laissent deviner leur histoire à travers leurs imperfections. Ils reposent directement sur les milieux des côtés de la salle et non sur les angles, comme les pendentifs byzantins. Détail à noter, car cette particularité est caractéristique des monuments iraniens<sup>2</sup>.

J'ai signalé les mêmes dispositions de voûte dans le château de Sarvistan, postérieur de plusieurs années au palais de Firouz-Abâd, mais j'ai fait cette distinction, que les berceaux de Sarvistan sont divisés en travées par de lourds contreforts intérieurs reposant sur deux colonnes trapues<sup>3</sup>. Dans cette construction, le berceau des nefs agit d'une manière uniforme sur la crête du mur d'appui, mais les poussées, grâce aux demi-coupoles et aux pendentifs qui réunissent les pilastres consécutifs, se composent en majeure partie sur les piliers et tendent vers la direction verticale. Les contreforts de Sarvistan ne sont donc plus des étais, mais des masses régulièrement opposées aux résultantes des forces destructives; ils contiennent le germe de l'excellente disposition dont les architectes gothiques, les premiers en Occident, tireront un si merveilleux parti.

J'en dirai tout autant des coupoles sur pendentifs de Sarvistan et de Ferachbad<sup>4</sup>. Elles portent, grâce à l'intermédiaire d'arcs formerets, sur des *piliers d'angle*, qui résistent seuls au poids de la coupole et aux poussées. Dans le monument de Hatra (§ II, p. 12), construit vers l'an 100 de notre ère, sous la domination des Parthes, les salles sont couvertes de berceaux et de coupoles du système iranien le plus pur, mais les moulures des archivoltés et des piliers sont empruntées à la modénature romaine. Ce fait n'est pas étrange,

<sup>1</sup> Voir Suppl. t. IV, § II, Pl. XIV.

<sup>2</sup> Id., § I, fig. 7 et 8.

<sup>3</sup> Id., § I, fig. 21, et Pl. V et VII.

<sup>4</sup> Id., § I, p. 912 et Pl. III, VI et § V, fig. 56, 57, Pl. XVIII.

étant donnés les contacts multiples des Parthes avec les armées de la République.

Je citerai encore, au nombre des monuments voûtés de la Perse ancienne, les palais de Ctésiphon (p. 63 et seq., Pl. III, IV), de Tag Eïvan (p. 79 et seq., Pl. VII, VIII, IX), de Tag à Bostan (p. 95 et seq.), de Machita (p. 89 et seq.), de Rabbat-Ammon (p. 99 et seq.), les ponts d'Alten-Kupri, de Chouster et de Dizfoul (§ VII, p. 107, 109, Pl. X, XI et XII), appartenant tous à la période sassanide et construits du iv<sup>e</sup> au vii<sup>e</sup> siècle de notre ère.

Les voûtes nervées devaient être d'un emploi usuel dans les vieilles constructions iraniennes. Malheureusement les édifices, comme les hommes, payent aux siècles le même tribut; il faut arriver jusqu'au vi<sup>e</sup> siècle (ap. J. C.) pour trouver un édifice où le système qui deviendra caractéristique de l'architecture gothique soit appliqué dans son intégrité. Cet édifice est le palais de Tag Eïvan (p. 79 et seq., Pl. VII, VIII, IX), situé à 60 kilomètres à l'ouest de Suse. Il se compose d'une longue galerie voûtée, coupée en son centre par une salle recouverte d'une coupole sur pendentifs iraniens. Chaque aile du monument est divisée en travées d'égale largeur par des arcs-doubleaux bâtis en briques; les arcs-doubleaux sont surmontés de tympanes que réunissent de légers voûtains perpendiculaires à l'axe de la nef. A leurs extrémités, les voûtains se terminent en formerets au-dessous desquels s'ouvrent de longues baies cintrées qui occupent tout l'espace compris entre les faces opposées de deux arcs-doubleaux consécutifs. Les parties massives du mur, maçonnées en redans, constituent les culées des arcs-doubleaux.

Arcs-doubleaux, arcs formerets, ossature rigide, voûtains déformables, décomposition des voûtes et composition des poussées, travées barlongues, contreforts à redans opposés aux forces destructives, apparaissent simultanément dans le même palais. Un semblable édifice était traditionnel au même titre que les châteaux de Firouz-Abâd et de Sarvistan. Et de fait, la piscine de Bethesda<sup>1</sup> élevée à Jérusalem quelques années avant notre ère, et le Khan Ortma de Bagdad (fig. 57), un des plus beaux monuments persans du xi<sup>e</sup> siècle, comportent tous deux des voûtes semblables à celles de Tag Eïvan. Je ne parle pas des

<sup>1</sup> La piscine, étudiée avec beaucoup de soin par M. Mauss, l'habile architecte du Saint-Sépulcre, est citée dans l'Évangile.

monuments plus récents; il n'est pas un palais, pas une maison dont le grand salon ou *talar* ne soit recouvert d'une voûte nervée.

Je ferai la même remarque au sujet de la voûte d'arêtes surhaussée, mieux nommée *coupole d'arêtes*, si on considère sa filiation. Les Perses l'utilisèrent de toute antiquité, car sa structure intime décèle des efforts très persistants pour tourner une voûte de brique sans l'aide de cintres; cependant, on ne la signale pour la première fois que dans les édifices orientaux du II<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. En Perse, elle est associée à toutes les voûtes précitées, dans les vieilles mosquées djouma de Véramine, Kachan, Ispahan, Chiraz, Chouster, construites ou réparées du VIII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, et dans les bazars, les palais, les caravansérails de toutes les époques et de toutes les provinces<sup>2</sup>.

On peut donc poser en principe que la voûte de brique est une fonction directe du climat et du sol de la Perse, fonction si directe que les Iraniens, après en avoir inventé ou utilisé les formes les plus diverses, dès l'époque des Achéménides et des Parthes, sont toujours restés fidèles à leur architecture nationale et à leurs procédés de construction. Les principaux maillons de cette chaîne ininterrompue sont les châteaux de Firouz-Abâd et de Sarvistan (V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> s. a. J. C.); les palais de Hatra, de Babylone, les monuments de Warka et la piscine de Bethesda (I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> s. a. J. C.); les palais de Ctésiphon, de Tag Eïvan; les ponts sassanides (IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> s.); la grotte de Tag à Bostan, les palais de Machita et le monument de Rabbat-Ammon (VII<sup>e</sup> s.), situés tous deux au nord-est de la mer Morte; la mosquée djouma de Chiraz (VIII<sup>e</sup> s.); le Khan Ortma, les mosquées djouma de Chouster, Ispahan, Véramine (X<sup>e</sup>, XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> s.), et tous les édifices plus modernes.

Sous le règne de Cyrus et de ses successeurs se produit un phénomène des plus étranges. Alors que le peuple jette des voûtes sur tous ses édifices, les rois font élever à leur usage des salles hypostyles où se combinent, dans une proportion à peu près égale, les arts de la Grèce ionique et de l'Égypte. Cette architecture artificielle meurt le même jour que Darius Codoman, le dernier Achéménide. Avec les Séleucides et les premiers Parthes, l'influence grecque s'ac-

<sup>1</sup> Choisy. *L'art de bâtir chez les Byzantins*, et Suppl., t. IV, fig. 52, 53.

<sup>2</sup> Jane Dieulafoy. *La Perse, la Chaldée et la Susiane*, p. 141, 170, 227, 306, 423, 441, 443 et 687.

centue au détriment de l'égyptienne. La langue officielle, la sculpture, l'architecture religieuse, la modénature sont empruntées à la Hellade, mais les palais des souverains sont voûtés comme la demeure de leurs sujets<sup>1</sup>. C'est l'époque de l'histoire perse où l'action de l'Occident atteint à son maximum. La civilisation asiatique, attaquée dans sa patrie d'élection par le génie triomphant de la Grèce, capitula après la prise de Suse et de Persépolis.

A la suite d'Alexandre, les méthodes helléniques avaient pénétré la Bactriane, la Scythie, la Perse, la Karacène et l'Inde<sup>2</sup>; quelques siècles plus tard, le flot occidental se retirait, et l'Iran à son tour commençait à marcher sur l'Occident. Le palais d'Arak-el-Emir (vol. III, p. 103 et fig. 124), bâti en Palestine vers l'année 176 av. J. C., est une manifestation très ancienne de l'influence artistique de la Perse sur la Syrie.

Les rejetons poussés en terre étrangère, au temps des Parthes, grandirent, et s'ils ne portèrent pas des fruits identiques à ceux de Perse, il faut en accuser la terre et le milieu où ils avaient été transplantés.

Le premier rameau se développa à Byzance, sur les rives du Bosphore.

Sous l'influence du génie clair et synthétique des Grecs, la coupole sur pendentifs revêtit une forme simple qui, tout en accusant son origine perse, devint une marque distinctive des arts byzantins et vénitiens.

Je ne referai pas l'histoire de la simplification grecque<sup>3</sup>; il me suffira de rappeler que la surface des pendentifs fut prélevée sur la demi-sphère circonscrite au carré des appuis, et que le dôme, également hémisphérique, fut inscrit dans le même carré. Les Byzantins régularisèrent l'arcature sur colonnes que l'on voit apparaître à Nakhchê-Roustem dès le temps de Cyrus<sup>4</sup>, et l'isolèrent pour en faire un motif caractéristique de leur architecture. Les autres formes de voûte furent acceptées sans modifications. Quant aux arts ornementaux de l'empire d'Orient, ils tiennent autant de la Perse arsacide que des traditions gréco-romaines dont les Byzantins avaient hérité de leurs aïeux.

<sup>1</sup> Voir Suppl., § II, p. 12.

<sup>2</sup> Voir Suppl., t. IV, p. 151, note 1.—T. V, § II, p. 12. Je citerai également les monnaies d'Eucratidès, roi de Bactriane. Le cabinet des médailles possède une pièce d'or superbe frappée au nom de ce prince, mais le tétradrachme qui est entré dans les collections du Louvre depuis les fouilles de Suse est d'un art encore supérieur.

<sup>3</sup> Voir Suppl., t. IV, p. 5 à 12, fig. 2 à 7.

<sup>4</sup> T. III, Pl. V.

De leur côté, les Syriens romains, condamnés à l'emploi de la pierre, firent dans les coupoles et les voûtes iraniennes un triage judicieux. Ils choisirent celles d'entre elles qui pouvaient être construites avec les matériaux qu'ils possédaient, et découpèrent les voûtes perses en voussoirs appareillés.

C'est ainsi que la coupole sur pendentifs engendra le dôme sur plan circulaire ou octogonal, et les coupoles du type de Djerach et de Jérusalem, prises dans une seule surface hémisphérique<sup>1</sup>. La coupole d'arêtes improprement nommée voûte d'arêtes surhaussée, et qui est, au même titre que la coupole sur pendentifs, une toiture imposée par l'emploi de la brique et le manque de bois, subit une métamorphose analogue et donna naissance à la voûte d'arêtes classique engendrée par la pénétration normale de deux cylindres circulaires de mêmes rayons et de mêmes naissances.

La statique souffrait de ces transformations, mais le tailleur de pierre substituait à des épures savantes, à des coupes d'une exécution très difficile, à des panneaux aussi nombreux que les voussoirs, une voûte dont le tracé et l'appareil étaient également faciles.

Une observation à ce sujet : on confond trop souvent les formes simples avec les formes primitives. Les premières œuvres, celles où se trouvent retracées les phases de l'invention, sont parfois compliquées, lourdes, disgracieuses. En éliminant les superfluités on conquiert l'élégance et une apparente clarté, mais on s'éloigne de l'idée créatrice au point d'en perdre les traces. Tel est le cas de la coupole sur pendentifs byzantins, ou de la voûte d'arêtes romaine. Combien de siècles de tâtonnements, de recherches et de simplifications ne résument-elles pas ?

L'appropriation syrienne des monuments perses, et en général la propagation du style arsacide sur les rives occidentales de la Méditerranée, eurent de l'écho jusqu'à Rome. Ce fut une des conséquences de la guerre contre Antiochus (196), de la destruction de Corinthe (146), du sac de Carthage (146), de la réduction de l'Asie Pergaméenne en province romaine (136-129), et des grandes guerres contre Mithridate et plus tard contre les Parthes. « Après les expéditions d'outre-mer », dit Cicéron, « un large fleuve d'idées et de connaissances pénétra dans Rome »<sup>2</sup>. « Les légions de Manlius, nous apprend de son côté Tite-Live, rapportèrent dans

<sup>1</sup> Voir Suppl., t. IV, fig. 52 et 53.

<sup>2</sup> Cicéron, *De Rep.*, II, 19.

Rome le luxe et la mollesse de l'Asie; elles introduisirent les lits de bronze, les tapis précieux, les voiles et les tissus déliés »<sup>1</sup>. Plus tard, les Romains donnèrent le droit de cité aux constructions en briques cuites, aux voûtes d'arêtes, aux coupoles, aux mosaïques d'origine perse. En même temps, ils simplifiaient le système de cintrage, payaient à prix d'or les tapis de Ctésiphon et les broderies babyloniennes, et introduisaient Mithra, un des chefs du panthéon iranien, au nombre de leurs dieux.

Les circonstances politiques eurent une influence des plus heureuses sur l'exode triomphant des arts asiatiques.

Du VIII<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les Aryens avaient provoqué la ruine ou assisté au démembrement des grands États orientaux et s'étaient constitués les héritiers des monarchies disparues. Puis, s'éteignirent l'Égypte et la Grèce; Rome et Ctésiphon restèrent seules en présence. Au moment du transport à Byzance de la cour des Césars, la nouvelle capitale pouvait s'orienter à l'Occident ou à l'Orient. Byzance pencha vers Ctésiphon : les faits et les monuments sont là pour le prouver. Franchissons quelques années. Les barbares qui, tant de fois avaient essayé de se frayer un passage à travers l'Iran, envahissent l'Empire. Rome succombe, tandis que Ctésiphon et Byzance survivent au naufrage de la civilisation.

La situation du monde ancien s'était profondément modifiée depuis l'agonie de la Hellade. Au lieu de Rome, champion redouté de la civilisation occidentale, c'était Byzance qui était opposée à Ctésiphon, Byzance acquise aux Perses depuis qu'elle était devenue capitale du nouvel empire. En face de la barbarie triomphante, la seule flamme qui ne fût pas éteinte brûlait donc en Orient.

En résumé, l'Iran, à l'époque des Achéménides, fut le foyer où se concentrèrent les forces intellectuelles de l'Orient. Dans les siècles postérieurs, c'est de ce foyer qu'elles rayonnèrent sur les royaumes limitrophes.

L'invasion de la Perse par les Arabes ne modifia pas les traditions architectoniques de l'Iran; je n'aurais pas de peine à le montrer s'il était nécessaire. Les conquérants, portés soudainement de la barbarie au faite du pouvoir, empruntèrent, partie à la Perse sassanide, partie à Byzance, des artistes, des ouvriers et

<sup>1</sup> Tite-Live, XXXIX, 6. Diodore, XXXVII, 3.

des méthodes. Ainsi se forma l'architecture qui s'imposa à tous les pays où les khalifes plantèrent le croissant et le vert étendard.

Il n'est pas une personne, si étrangère qu'elle puisse être aux arts musulmans, qui ne soit frappée des analogies entre les derniers palais sassanides et les plus anciennes mosquées du Caire ou de l'Espagne : néanmoins, il est intéressant de mettre en parallèle l'archivolte fleuronnée, les frises, les claires-voies, les voussures et les minarets de la mosquée de Touloun (ix<sup>e</sup> s.) avec les frises achéménides et sassanides, les claires-voies de Warka, les grandes baies de Rabbat-Ammon et l'atechga de Firouz-Abâd<sup>1</sup>.

Aux lambris du mirhab de la mosquée de Cordoue (965), on comparera les lambris de l'hypèthre de Rabbat-Ammon; aux coupoles sur pendentifs, aux arcs outrepassés, aux arabesques, aux faïences du même monument, les coupoles et les portes de Firouz-Abâd et de Rabbat-Ammon, les sculptures de Machita, du Tagè Bostan, les faïences des palais susiens. Si les arcades sur colonnes, le style de la sculpture décorative, les chapiteaux, la mosaïque de verre ont été empruntés en partie aux arts byzantins, fils légitimes des arts arsacides, on peut affirmer que les minarets, les coupoles sur pendentifs, les voussures ogivales et outrepassées, les arcatures décoratives, les arabesques, les faïences, les nervures, la décoration géométrique, les alvéoles procèdent, sans aucun intermédiaire, de l'architecture en brique de la Perse.

Ces analogies sont d'autant plus probantes que j'ai choisi comme terme de comparaison deux monuments arabes bien connus, remontant au III<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècle de l'hégire, c'est-à-dire à une période où le style était formé, et où l'architecture *musulmane*, si improprement nommée *arabe*, touchait à son apogée.

Le plan de la mosquée, copié sur celui des temples arsacides grécisants (fig. I), était une traduction d'un programme imposé par le prophète, et n'avait peut-être pas son analogue dans les monuments d'origine orientale pure; mais le sentiment qui entraînait l'architecture arabe vers ses formes originelles était si puissant, que la loi et le hiératisme religieux ne purent avoir raison de l'instinct populaire. En 1350, le sultan Hassan faisait élever au Caire une mosquée célèbre

<sup>1</sup> Voir Suppl., t. IV, § VI, Pl. XIX et XX.

dont les principales dispositions, imitées des palais perses sassanides, furent désormais copiées dans tous les temples de l'Islam <sup>1</sup>.

Je m'arrête, car mon but n'est pas de faire l'histoire des arts musulmans, mais de montrer dans quelles circonstances et dans quelle mesure la Perse a conquis l'Islam.

L'influence iranienne, qui fut prépondérante dès la fondation du khalifat, alla toujours croissant et s'exerça jusqu'à la prise de Constantinople. Pendant mille ans, elle s'étendit de l'Espagne jusqu'en Syrie, et de la Syrie jusqu'à l'Inde islamique, régissant les arts, les industries artistiques, la poliorcétique, la philosophie et la grammaire; la Perse ancienne a donné à Mahomet la polygamie, le voile des femmes, jusques au croissant et à l'étoile, ces symboles sociaux et religieux des disciples du prophète.

Si l'on veut bien se rappeler :

Que l'Asie Mineure et la Judée furent soumises à la Perse dès le règne de Kosroës, et, plus tard, aux souverains musulmans qui continuaient à Bagdad, au milieu d'une cour de philosophes et d'artistes persans, les grandes traditions des rois de Ctésiphon;

Que l'architecture de l'Orient, et notamment celle des provinces relevant directement de l'influence iranienne, était tributaire des méthodes perses au moins depuis le triomphe définitif des Arsacides <sup>2</sup>;

Que le style perse traditionnel est caractérisé par l'emploi des voûtes nervées *organiques* et des coupoles en brique, à l'exclusion de tout autre mode de toiture;

On pensera avec moi que la conquête de la Palestine, d'abord par Kosroës, puis par les successeurs de Mahomet, eut pour effet de vulgariser en Syrie l'usage de la coupole sur pendentifs, du berceau, de la voûte d'arêtes surhaussée et des voûtes nervées imitées toutes de prototypes iraniens.

La comparaison des édifices antiques du Fars, de la Susiane et de la Chaldée, avec les monuments récemment découverts ou relevés sur les versants méditerranéens de l'Asie, par MM. de Vogüé, Choisy, Mauss et Tristram, ôte à cette hypothèse tout caractère conjectural.

<sup>1</sup> Confronter le plan de la mosquée d'Hassan avec les plans des palais de Ctésiphon, Machita, Rabbat-Ammon.

<sup>2</sup> On se rappelle que, dès l'année 176 ap. J. C., se manifestait l'action artistique de la Perse sur la Judée.

Telles sont, dans leurs grandes lignes, les relations sociales et artistiques qui unirent les provinces occidentales du khalifat de Bagdad à l'empire des grands rois. Il était plus aisé de les pressentir que d'établir, sans l'aide des monuments parthes et sassanides, l'action de l'Asie persane sur notre architecture du moyen âge.

## II

Avant la submersion de l'empire romain sous les flots pressés des Barbares, l'Orient avait déjà pénétré Rome et les colonies gréco-phéniciennes de la Gaule; Marseille, notamment, entretenait un commerce suivi avec l'Asie. J'en veux pour preuve, dans le domaine de l'épigraphie, les inscriptions phéniciennes découvertes sur les côtes françaises de la Méditerranée, et, dans le domaine constructif, la voûte si singulière du monument de Nîmes connu sous le nom de Temple ou de Bains de Diane<sup>1</sup> (fig. 112).

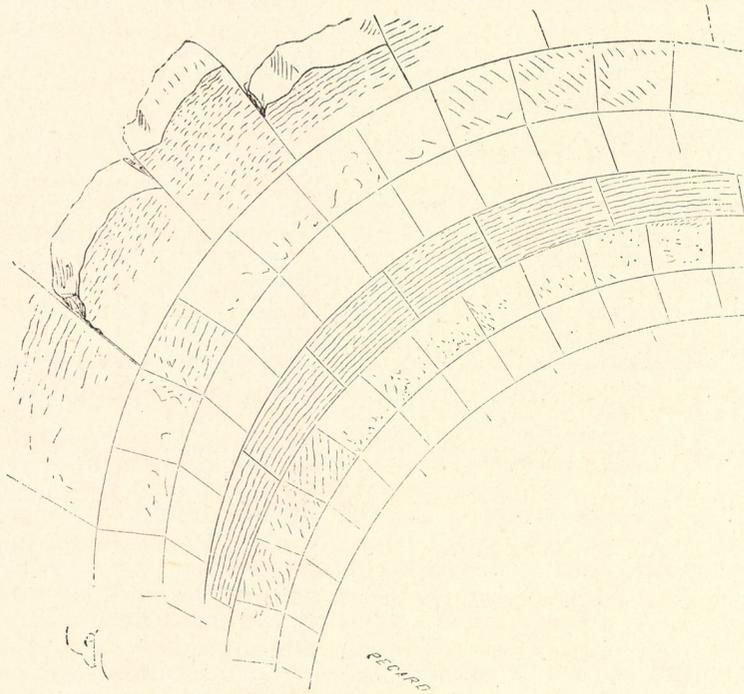


Fig. 112. — Temple de Nîmes.

D'autre part, les institutions romaines avaient poussé des racines si profondes dans toutes les provinces, que, même après l'invasion des Barbares et les ruines amoncelées sous leurs pas, ce furent encore la langue et la civilisation du Latium, meurtries et déformées, qu'adopta la société nouvelle.

<sup>1</sup> Viollet-le-Duc. *Dictionnaire*, vol. IX, p. 477, fig. 7. — Choisy, *l'Art de bâtir chez les Romains*, p. 130, Pl. XVI. Il est impossible d'omettre, en parlant de la voûte du Temple de Diane, les arènes d'Arles et le pont de Narni. Ces intéressants ouvrages, décrits pour la première fois par M. Choisy (loc. cit.), procèdent des mêmes principes que le Temple de Nîmes.

Venantius Fortunatus, le poète attitré de la cour d'Austrasie, chantait en vers pompeux les perfections divines de Brunehilde, tandis que la reine habitait une ferme ou un palais construit en bois poli, entouré de portiques d'architecture romaine et orné de sculptures qui ne manquaient pas d'élégance :

Æthera mole sua tabulata palatia pulsant,...  
Singula silva favens ædificavit opus.  
Altior innititur, quadrataque porticus ambit,  
Et sculpturata lusit in arte faber.

Derniers et pâles reflets des élégances romaines<sup>1</sup>.

Les ouvriers des corps de métiers, les architectes, les moines se transmettaient pieusement les méthodes apprises de leurs prédécesseurs et prolongeaient en Gaule l'agonie des arts latins.

Pendant ce temps, l'Orient marchait à l'assaut des institutions romaines et des nouveaux royaumes fondés sur les ruines de l'Empire.

La cour de Byzance avait conservé en Italie, même après l'invasion, l'exarchat de Ravenne situé au nord de l'Adriatique, sur la côte orientale de l'Italie. Dès le milieu du vi<sup>e</sup> siècle, les empereurs y avaient élevé une église sous la dédicace de saint Vital. Cette église, qui ressemblait aux temples circulaires ou polygonaux des Romains, portait dans sa décoration les empreintes non équivoques d'un nouveau style. Ce fut le départ de la transformation architecturale qui eut pour point culminant la construction de Saint-Marc.

L'empreinte laissée dans tout le nord de l'Italie fut puissante. A ne considérer que les arcatures des églises de la Lombardie, leurs frises fleuronées, leurs chapiteaux, leurs sculptures découpées, les parements faits en mosaïque, on serait en droit de se demander si elles ne sont pas les œuvres d'architectes byzantins ou perses. Cependant on reconnaît bientôt que, sauf la Vénétie, toutes les provinces septentrionales n'adoptèrent que le vêtement byzantin. De Venise et de Ravenne, les méthodes architectoniques atteignirent la Gaule, sans effleurer l'Italie centrale, plongée dans un effroyable chaos, et qui d'ailleurs fut toujours l'héritière respectueuse des vieilles traditions léguées par la Rome impériale.

<sup>1</sup> Venantius Fortunatus, *Opera omnia*, édit. Luchi. 2 vol. in-4°. Romæ, 1786, p. 326.

Les tapis de Perse, les étoffes brodées de Bagdad, les enluminures de Byzance, les orfèvreries arabes, aisés à transporter, apparurent les premiers sur les marchés de la Gaule et exercèrent sur les populations à demi barbares une véritable fascination. Les étoffes d'origine orientale, dont on retrouve des copies dans presque toutes les peintures murales, étaient fort prisées par le clergé pour confectionner les habits sacerdotaux, les parements d'autel, les couvertures des saintes châsses. Les tapis *sarrasinois* se plaçaient dans les églises ou les palais des rois et des seigneurs puissants; les coupes et les pièces d'orfèvrerie décoraient les crédences des souverains.

On comprend sans peine l'influence que les tentures, les bijoux, les mille ustensiles fabriqués dans les bazars de Byzance ou de Ctésiphon eurent sur les industries locales, et notamment sur l'ornementation architectonique. Un bout de ruban fournissait une frise charmante, le manche d'un poignard, l'ornement d'un chapiteau.

La Gaule fut attaquée sur quatre points à la fois. — 1° De Marseille à Chalon, les vallées du Rhône et de la Saône avaient conservé des édifices romains à peu près intacts; aussi bien les églises du Thor, de Pernes, de Venasque, le porche de Notre-Dame des Doms à Avignon, ceux de Saint-Trophime d'Arles et de Saint-Gilles reproduisent-ils, sinon dans leur ensemble modifié en raison des besoins nouveaux, mais dans les détails, les copies des fragments antiques qui recouvrent le sol de la Provence. Toutefois, les relations fréquentes de toutes les villes du littoral avec l'Orient apportèrent dans l'ornementation des éléments byzantins ou perses. Tels sont les arcatures plates décorant les murs, les moulures peu saillantes et divisées en membres nombreux, les ornements déliés présentant des combinaisons asiatiques, les feuillages aigus et dentelés de la flore ornementale sassanide, et enfin le lion et le taureau ailés chaldéens, si fréquents dans les sculptures du xi<sup>e</sup> et du xii<sup>e</sup> siècle. Cette infusion étrangère se dilue à mesure que l'on remonte le Rhône.

2° D'autre part, les Vénitiens, contraints par les progrès de la conquête musulmane d'abandonner le détroit de Gabès infesté de pirates, et de traverser la France pour reprendre la mer à La Rochelle et à Nantes, auraient fondé, si on en croit le recueil manuscrit des *Antiquités de Limoges*, de vastes entrepôts à Limoges même, « auquel lieu établirent la Bourse de Venize, faisant apporter

les épices et autres marchandises du Levant, descendre à Aigues-Mortes, puis



Fig. 113. — Aiguière en or décorée d'émaux cloisonnés (trésor de Saint-Maurice).

de là..... à La Rochelle, Bretagne, Angleterre, Écosse, Irlande »<sup>1</sup>. L'action des comptoirs vénitiens se serait étendue sur l'Aquitaine, la Normandie, la Bretagne et

<sup>1</sup> Viollet-le-Duc. *Dictionnaire*, vol. I, p. 137.

les provinces parcourues par les caravanes depuis Aigues-Mortes jusqu'à Limoges.

L'ensemble de ces faits est attesté par des textes, et, mieux encore, par les rares échantillons de l'art oriental conservés dans les trésors des rois ou des églises. On voit encore au Cabinet des médailles une coupe sassanide (Pl. XXII), un fauteuil et un jeu d'échecs de style oriental; l'église de Saint-Maurice en Valais<sup>1</sup> possède une aiguière iranienne du VII<sup>e</sup> siècle (fig. 113 et 114), objets qui, tous, étaient en France ou en Suisse bien avant les croisades.

L'influence de l'Orient sur l'architecture était d'ailleurs toute superficielle; le squelette de la construction restait romain, la décoration elle-même ne se modifiait que dans les provinces où l'antiquité n'avait jamais exercé une action prépondérante<sup>2</sup>.

3<sup>o</sup> Derrière les œuvres tant admirées arrivèrent leurs auteurs. Artistes et artisans émigrèrent d'Orient à la suite de l'élévation au trône de Léon l'Isaurien (717). Ce prince, de la secte des Iconoclastes, après avoir rendu plusieurs édits contre les saintes images, poussa le fanatisme jusques à brûler les bibliothèques et proscrire sculpteurs, peintres et lettrés. Quelques exilés atteignirent la Gaule. Ils y furent accueillis avec faveur par Charlemagne et fondèrent des écoles prospères semblables à celles que les Nestoriens avaient ouvertes en Égypte après leur expulsion de Byzance.



Fig. 114. — Émaux de la seconde face de l'aiguière de Saint-Maurice.

<sup>1</sup> Cette aiguière est un monument sassanide fort remarquable. Le goulot, le col et la monture de la panse sont en or. Des émaux cloisonnés occupent chaque face. L'âge et la patrie de l'aiguière se déduisent du style de la monture et des cloisonnés. On ne reconnaîtra pas sans étonnement dans le dessin central (fig. 114) une transformation maladroite des grandes plantes reproduites par l'émailleur achéménide sur les rampes des grands escaliers de Suse (fig. 83).

Les figures 113 et 114 sont faites d'après les belles chromolithographies de l'ouvrage de M. Aubert : *Trésor de Saint-Maurice d'Agaune*.

<sup>2</sup> Les vêtements de Charlemagne portent tous les indices d'une transformation analogue et parallèle.

Si la coupe et la forme des habits restent romaines, les galons, les ornements, l'étoffe elle-même sont orientaux.

Ces maîtres des œuvres colonisèrent l'est de la Gaule, les provinces rhénanes, et créèrent le centre bourguignon, qui ne tarda pas à opérer sa jonction avec le courant qui remontait le cours du Rhône.

4° Pendant que les arts byzantins se propageaient de l'est à l'ouest, les successeurs de Mahomet conquéraient la Perse, la Syrie, l'Égypte, la Sicile, le nord de l'Afrique, passaient le détroit de Gabès. En l'an 711, ils s'emparaient de l'Espagne, battaient et tuaient Rodrik, dernier roi des Wisigoths, franchissaient les Pyrénées et remontaient vers le nord (721).

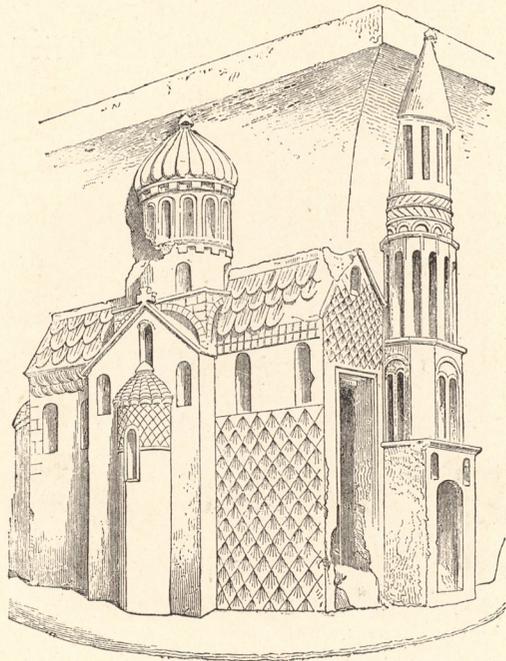


Fig. 115.

Les Arabes n'apportaient pas seulement le Koran. Ils traînaient à leur suite les disciples des Nestoriens, hommes instruits dans les connaissances de l'antiquité grecque, cultivant les arts, adonnés aux sciences. Mêlés aux guerriers et aux théologiens se trouvaient aussi des architectes et des décorateurs persans d'une habileté et d'un talent supérieurs. Quand les conquérants s'arrêtaient, les artistes iraniens élevaient des mosquées, bâtissaient des palais, fondaient des médresés.

L'influence arabe fut peut-être moins tangible que l'influence byzantine, mais les innombrables richesses que livrèrent aux chrétiens les victoires de Toulouse (721) et de Poitiers (732), autant que l'enseignement donné dans les universités espagnoles, contribuèrent à acclimater dans le sud de la France la civilisation orientale.

Sur ces entrefaites se produisirent en Gaule deux événements artistiques d'une importance capitale. Quelques années sans doute avant la première croisade<sup>1</sup>, on construisit au cœur de l'Aquitaine, à Périgueux, un monument byzantin. Existait-il une relation entre l'ouverture plus ou moins certaine des comp-

<sup>1</sup> Il est impossible aujourd'hui d'assigner à Saint-Front une date plus précise.

toirs vénitiens à Limoges et la brusque apparition de la coupole sur pendentifs dans une ville voisine? Je ne sais. En tout cas, ce n'est pas à la fantaisie d'un architecte, curieux de traduire en pieds français et en appareil romain un monument byzantin, que nous devons l'église abbatiale de Périgueux<sup>1</sup>. Saint-Front fut construit parce que, des rives du Rhin à la mer, de l'Escaut aux Pyrénées, on était préparé depuis plus de deux siècles à cette invasion qui gravissait les frontières est et sud de la Gaule et avait rendu fatale la capitulation des arts romains devant les arts perses-byzantins.

Charles-Martel, en arrêtant les progrès de l'Islam et en broyant Abd-er-Raman dans les plaines de Poitiers, avait sauvé la chrétienté et la civilisation européenne du moyen âge menacées en leur berceau commun, mais il n'était pas de force humaine capable de lutter contre cette nouvelle formule de l'art, si flatteuse pour les yeux, si chatoyante, et qui pénétrait sous les formes les plus diverses.

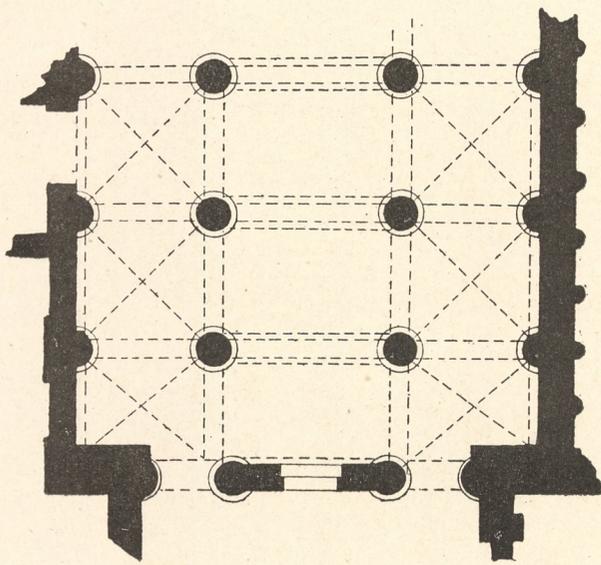


Fig. 116.

A une époque où l'architecture recherchait encore sa voie, où l'on essayait de remplacer dans les édifices religieux les charpentes destructibles par des voûtes en pierre, Saint-Front, malgré son étrangeté, exerça une grande influence sur les constructions élevées au nord de la Garonne. La fondation de l'église abbatiale de Périgueux marquait d'une manière décisive les progrès de l'art byzantin, progrès plus apparents que réels, car si la forme du monument est vénitienne et quasi-orientale, la construction et les détails de l'ornementation relèvent de la décadence romaine et n'ont aucun rapport avec le mode de bâtir et les sculptures décoratives usités à Venise. Les vieilles méthodes romaines régissaient encore appareilleurs et maçons; la disposition tout occidentale de la nef romane

<sup>1</sup> Dès cette époque on devait connaître en Gaule des modèles ou dessins des églises byzantines, témoin le singulier chapiteau des premières années du XII<sup>e</sup> siècle (fig. 115), signalé par Mérimée dans les ruines de l'église Saint-Sauveur, à Nevers. (Viollet-le-Duc, *Dictionnaire*, vol. I, p. 218, fig. 47.)

couverte, jusqu'au commencement du XII<sup>e</sup> siècle, d'une charpente ou d'un ber-

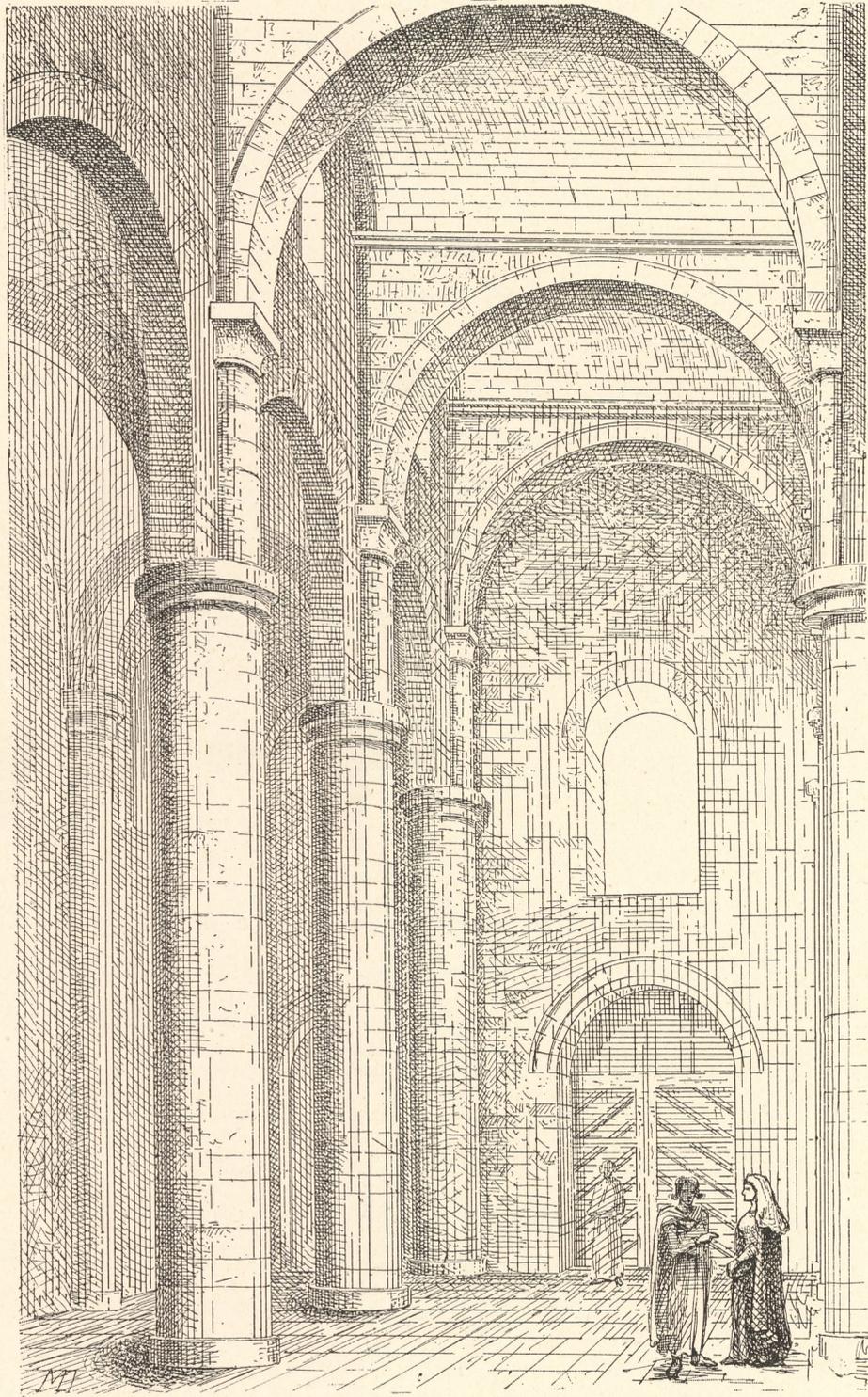


Fig. 117. — Saint-Philibert de Tournus.  
Vue perspective de la nef.

ceau, est une preuve indiscutable de la vitalité des anciennes traditions locales.

On ne songeait pas à jeter les fondements de Saint-Front, que l'on consacrait en Bourgogne, au centre même des provinces colonisées par les successeurs des victimes de Léon l'Isaurien, un édifice religieux bien plus anormal que l'église de Périgueux, et bien autrement intéressant.

Saint-Philibert de Tournus (Saône-et-Loire) (fig. 116 et 117), dont l'importance considérable a été méconnue jusqu'à ce jour, présente sur Saint-Front cet immense avantage d'être daté d'une manière précise. L'église, commencée en 981, détruite par un incendie en 1006, reconstruite de 1007 à 1019, fut consacrée cette même année. En deçà et au delà, les annales de l'abbaye ne mentionnent que des remaniements dont les époques ne coïncident pas avec le style du monument encore debout.

Des colonnes cylindriques divisent la nef en multiples travées; les supports consécutifs sont réunis par des arcs plein cintre dont les naissances s'appuient sur les chapiteaux, les supports opposés par des arcs-doubleaux. Des colonnettes s'interposent entre la retombée des arcs-doubleaux et les chapiteaux du grand ordre. Ces tympans, que relie des voûtains transversaux, comprennent entre leurs intersections avec les murs, de hautes baies qui éclairent l'intérieur de l'église.

Je ne m'attarderai pas à montrer l'étroite parenté des voûtes du Tag Eïvan (vi<sup>e</sup> s.) (fig. 57), du Khan Ortma (xii<sup>e</sup> s.) (fig. 61), de l'église syrienne de Chagga (iv<sup>e</sup> s.) (fig. 121), qui sera décrite incessamment<sup>1</sup>, et de Saint-Philibert de Tournus. Les monuments parlent trop haut. On est en face d'une tradition nouvelle, de formes constructives qui tranchent d'une manière absolue sur la structure gallo-romaine; mais le point intéressant, c'est que Saint-Philibert *ne relève pas plus des écoles byzantines que des écoles romaines*. Arcs-doubleaux, voûtains, principes statiques et constructifs semblent empruntés au seul pays où l'on ait compris, dès une haute antiquité, la nécessité de composer les poussées des voûtes sur des points plus résistants de l'enceinte; il n'est pas jusqu'aux colonnes, à leurs chapiteaux et à leur base, qui ne participent aux formes simples des monuments parthes et sassanides. Le cloître joint à l'édifice procède lui-même des formes architecturales de l'Iran. Saint-Philibert serait donc une adap-

<sup>1</sup> Viollet-le-Duc, *Dictionnaire d'architecture*, vol. IX, p. 481, fig. 8. D'après les dessins et les relevés de MM. Melchior de Vogüé et Duthoit (*La Syrie centrale*, archit. civile et religieuse du i<sup>er</sup> au vii<sup>e</sup> siècle).

tation sassanide de l'église romane. Il n'est pas à penser qu'un architecte de Bagdad soit venu s'établir à Tournus; les formes orientales sont d'ailleurs plus archaïques que celles en honneur aux  $x^e$  et  $xi^e$  siècles sur les rives du Tigre, et plus effacées que si elles eussent été importées brutalement. Il est donc probable qu'au nombre des victimes de Léon l'Isaurien se trouvaient quelques architectes

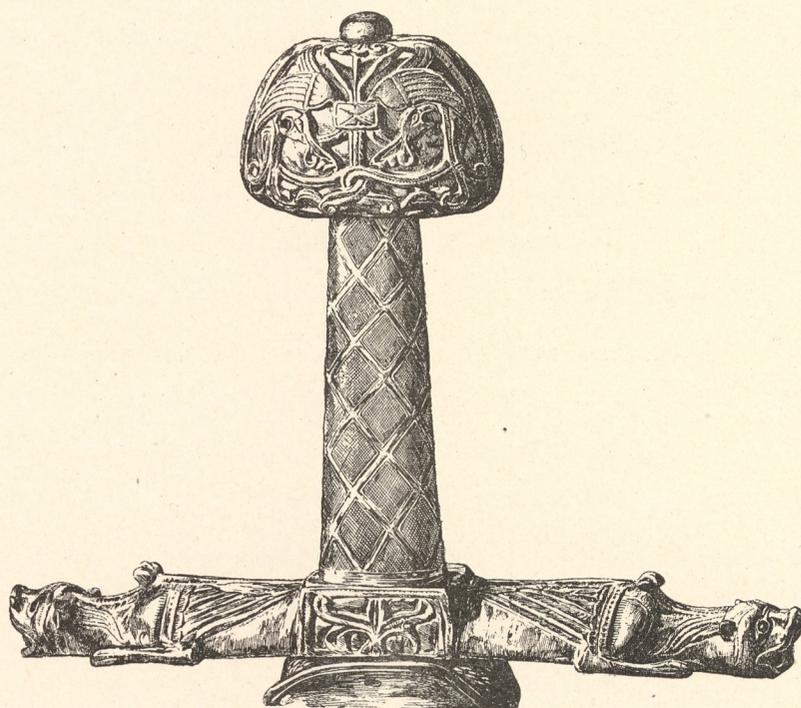


Fig. 118. — Épée de Charlemagne.

perses chrétiens, et que c'est un moine héritier de leurs secrets qui construisit l'église abbatiale de Tournus. L'influence médiate des Perses sassanides sur l'art français des  $ix^e$  et  $x^e$  siècles ne saurait surprendre, quand on a jeté les yeux sur la garde de l'arme royale (fig. 118) exposée sous le nom d'épée de Charlemagne dans la galerie d'Apollon<sup>1</sup>. Cette hypothèse me semble d'autant plus plausible, que

<sup>1</sup> Cette épée, bien déchue aujourd'hui de sa grandeur passée, est attribuée par M. Courajod, l'éminent conservateur du Louvre, à un orfèvre français du  $xii^e$  siècle.

Les ornements du pommeau et des quillons ont, en effet, certaines analogies avec des ornements romans de style oriental bien datés et bien étudiés.

Venise, Byzance, Alexandrie, Bagdad, Ctésiphon, Cordoue, jouaient chacune une partie dans le concert harmonieux que l'on désigne sous le nom de style oriental. Est-ce à dire que toutes ces villes chantaient à l'unisson? Non, certes. Entendus à distance, les sons parviennent si bien combinés qu'il est parfois difficile de les analyser, mais il est des notes personnelles et éclatantes qui s'imposent à l'attention. De celles-ci est le pommeau de l'épée dite de Charlemagne.

On remarquera tout d'abord que, pour n'être pas carlovingienne, la garde, avec son lourd pommeau et

la Bourgogne comprise dans le rayon des écoles créées sur les rives du Rhin par les artistes chassés de Byzance, subit longtemps l'influence de l'Orient. Cette influence était ancienne au xi<sup>e</sup> siècle, car les relations directes de cette partie de la France avec l'Orient avaient cessé dès le règne de Charlemagne.

Saint-Philibert inaugurerait des méthodes trop nouvelles pour être comprises; le maître des œuvres lui-même eut peur de son audace et ne sut pas s'affranchir dans la construction des voûtes du narthex de la tradition romaine. Aussi bien l'influence directe de ce monument paraît-elle avoir été faible. Quelques esprits audacieux, tels que l'architecte de la cathédrale du Puy, entrèrent dans la voie nouvelle, mais la majorité des constructeurs continua, pendant plus de cent ans, à jeter des charpentes ou à tourner des berceaux cylindriques. Cependant le principe perse de la subdivision *organique* des voûtes en nerfs résistants et panneaux légers avait été proclamé, et, comme toutes les idées trop hardies pour

ses quillons, est identique à la garde des immenses épées sassanides que l'on voit aux mains des rois et de leurs officiers. Seul le fuseau, moderne d'ailleurs, jure par ses dimensions courtes et mesquines. Examinons les détails de l'ornementation. Les ailes des oiseaux entrelacés reproduisent dans leur forme, leur disposition, leur style et jusque dans leurs plus minutieux détails, les vols emblématiques qui surmontent la tiare souveraine des derniers rois sassanides (fig. 76, 77, 94). Ces deux ailes se projettent l'une sur l'autre jusqu'en l'an 590 environ.

Dès l'avènement de Kosroës Purvis, elles se détachent et deviennent jusqu'à la fin de la monarchie l'attribut invariable de la royauté (monnaies de Kosroës II, de Isdigerd III. — Coupe de Kosroës, fig. 94. Sceau sassanide, fig. 119). De Longpérier décrivit le premier cet emblème (V. p. 128, Varahram II). Tous les numismates, tous les archéologues orientaux ont adopté sa manière de voir et corroboré par de nouveaux exemples la fixité de l'emblème royal.

Comme dans l'épée du Louvre, les ailes sont éployées et symétriques. Chacune est formée de deux parties : la première pleine, la seconde garnie de ses plumes. Comme dans l'épée du Louvre, elles sont surmontées d'un ornement central : les deux astérisques solaire et lunaire, très distincts au temps de Kosroës II (médaillons, Pl. II et fig. 94), confus déjà sur les médailles de Isdigerd III (632-641). J'insiste sur cet emblème, car le style et l'ordonnance du vol furent éminemment caractéristiques de l'art perse royal du vii<sup>e</sup> siècle; il fut réservé aux souverains sassanides et n'apparut jamais sous cette forme dans les ornements français de l'époque romane.

Je n'entends pas dire néanmoins que le pommeau et les quillons soient l'œuvre d'un orfèvre royal de Ctésiphon : le travail est trop barbare.

Mais la broderie, les entrelacs formés par les oiseaux, la forme et surtout la disposition si particulière des ailes, et l'aspect de la garde elle-même, accusent une filiation perse sassanide incontestable. Le modèle aurait été ciselé vers l'an 640, peu de temps avant ou après la célèbre bataille de Koufa.

L'auteur de l'épée, comme l'architecte de Saint-Philibert, devaient être des disciples, celui-ci éloigné, celui-là plus rapproché, des artistes expulsés de Byzance par Léon l'Isaurien, *peu d'années après l'époque où se construisait le Tag Eivan* sur les bords de la Kerkha, et où les ailes d'oiseaux, considérées comme un attribut royal, prenaient à la cour des Sassanides la forme exacte qu'elles revêtent sur le pommeau de l'arme déclassée de Charlemagne.

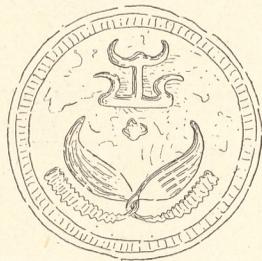


Fig. 119. — Cachet sassanide (vi<sup>e</sup> ou vii<sup>e</sup> siècle).

faire une fortune rapide, il avait préparé les esprits à une révolution prochaine.

Ces faits bien établis, on doit néanmoins reconnaître, si on écarte l'église abbatiale de Tournus et l'épée royale du Louvre, phénomènes ataviques sans influence directe et immédiate sur l'architecture du XI<sup>e</sup> siècle, que l'action de l'Orient, et cela jusqu'en l'an 1100, fut principalement exercée par Byzance, Venise, et incidemment par l'Espagne et la Perse. Cette influence que trahissent la forme des coupoles sur pendentifs, l'adoption de l'ogive employée à Saint-Front, les arcatures, les arceaux directement portés sur les colonnes, les taureaux et les lions ailés et les motifs si multiples utilisés par les sculpteurs et les peintres, s'arrête aux surfaces mais n'atteint pas le système constructif.

Jusqu'à l'an 1100, le maître des œuvres reste fidèle au berceau et n'utilise la voûte d'arêtes romaine qu'à titre exceptionnel.

Franchissons un demi-siècle, et cette architecture que nous avons laissée en l'an 1100 tout imprégnée des méthodes romaines, s'est subitement transformée. Aux nefs étroites, mal éclairées, encombrées de lourdes colonnes succèdent des vaisseaux vastes, spacieux, d'une élégance et d'une légèreté suprêmes et dont les hautes voûtes semblent portées sur des verrières; aux maçonneries *concrètes, massives et inorganiques*, un réseau de pierre, immense squelette *articulé* servant d'appui à des remplissages légers, presque aériens. Il ne s'agit plus maintenant de l'introduction de décors ou de formes étrangères, la rénovation porte sur le *principe même de la construction*. Ce nouveau système d'architecture s'affranchit complètement des traditions léguées par les constructeurs romains.

La révolution inaugurée vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle envahit la France avec une rapidité surprenante. De 1200 à 1250, on voit l'architecture romaine s'éteindre et s'atrophier; elle recule, se conserve quelque temps indécise dans les établissements monastiques, dans les provinces perdues, et finit par succomber. C'est sous les règnes de Louis VII et de Philippe-Auguste que sont fondées et presque entièrement terminées, dans le domaine royal, Notre-Dame de Paris, Notre-Dame de Chartres, les cathédrales de Bourges, de Laon, de Soissons, de Meaux, de Noyon, d'Amiens, de Cambrai, d'Arras; en Champagne, les cathédrales de Reims, de Châlons, de Troyes; en Bourgogne et en Bourbonnais, les cathédrales d'Auxerre, de Nevers, de Lyon.

A quelles causes doit-on attribuer cette soudaine révolution architecturale? Quels en sont les facteurs?

Je rappellerai tout d'abord, afin de bien fixer les idées, la constitution essentielle de la nef gothique.

Dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, toute salle voûtée se composa essentiellement d'arcs-doubleaux et formerets rigides réunis par des maçonneries légères et des contreforts sur lesquels venaient se composer les poussées de toutes les nervures. Les portions de mur comprises entre les contreforts et au-dessous des formerets ne jouant aucun rôle statique, pouvaient être percées de baies aussi hautes et aussi larges que l'architecte le souhaitait (fig. 120).

Le système de voûte qui prévalut pour réunir les grandes nervures de la construction, c'est-à-dire les arcs-doubleaux et formerets, fut une coupole d'arêtes bien parente du type perse et improprement nommée voûte d'arêtes surhaussée. Mais il en est de cette voûte comme

de la courbe ogivale : elles ne sont ni l'une ni l'autre caractéristiques ou partie intégrante du principe gothique<sup>1</sup>.

Des arcs diagonaux ou des nervures secondaires divisent le plus souvent la

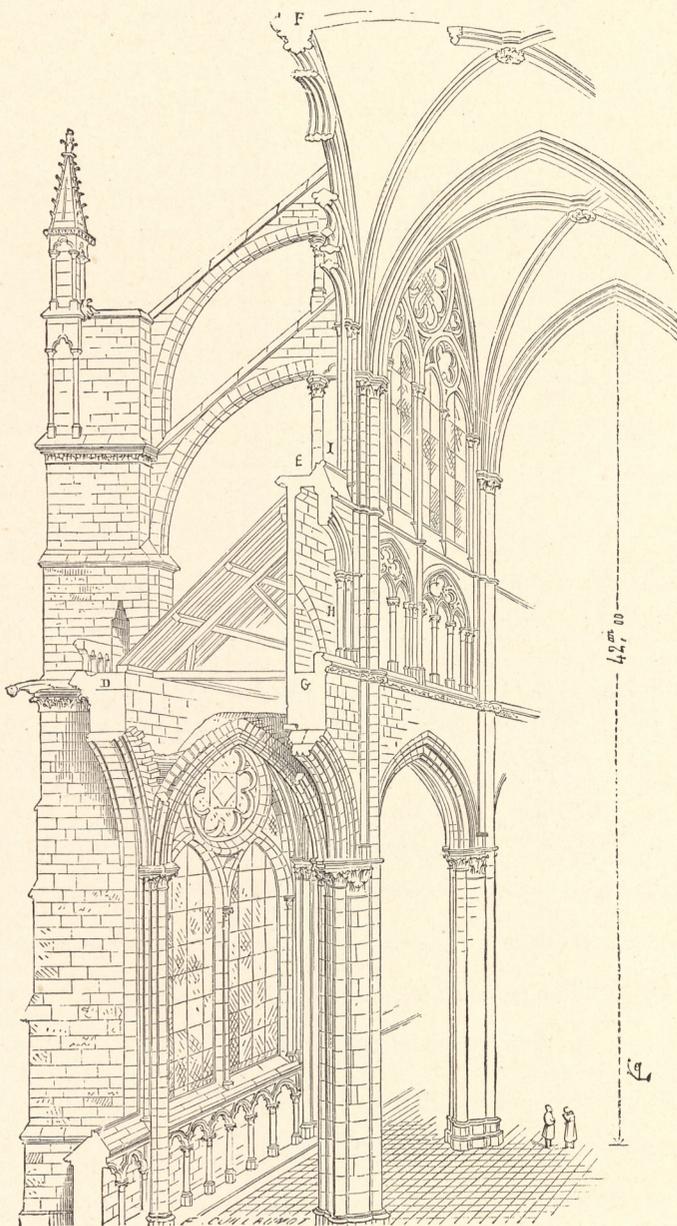


Fig. 120.

<sup>1</sup> Je choisis pour type la nef de la cathédrale d'Amiens. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire*, vol. I, p. 203, fig. 35.

voûte surhaussée en un ou plusieurs panneaux, tandis que les masses mortes des contreforts et les poussées des arcs-boutants équilibrent les actions destructives des voûtes. Nervures et panneaux furent bientôt tracés et construits de manière à exercer le minimum d'effort sur leurs culées, et jouirent même d'une élasticité suffisante pour supporter, sans en souffrir, les tassements ou les légers mouvements des appuis. Rien ne ressemble moins, on le voit, non seulement au berceau romain, mais à la voûte d'arêtes classique, *concrets, inorganiques*, qui exercent sur les murs d'enceinte des pressions considérables, que *cette carcasse de pierre résistante et ces remplissages de maçonneries* si minces et partant si légers, constituant un ensemble *vivant, organique, articulé*.

Lorsque, à la suite des grandes discussions soulevées par la querelle des romantiques et des classiques, quelques esprits hardis osèrent s'intéresser aux monuments qualifiés de gothiques comme d'une épithète méprisante, ils furent portés à placer en Orient l'origine de la nef ogivale; car les courbes brisées, considérées tout d'abord comme l'âme et le symbole de la nouvelle architecture, semblaient avoir pénétré chez nous au lendemain des croisades. La piste était bonne, mais la nouvelle école se fourvoyait dès les premiers pas en étayant une hypothèse sur une erreur historique et sur une définition inexacte de l'architecture du moyen âge.

Une analyse plus exacte et plus savante des monuments ne tarda pas à montrer que l'ogive, connue de tous les temps et de tous les peuples, était une conquête des architectes romans, aussi ancienne que la coupole sur pendentifs. On reconnut que l'ogive avait été adoptée à cause de ses qualités statiques et géométriques.

Il importait peu aux maçons perses, qui construisaient en petits matériaux, de tourner une ogive ou une ellipse. Tout autre fut la tâche de nos maîtres de l'œuvre. Quand ils voulurent appareiller les nervures de leurs cathédrales, ils durent choisir entre toutes les courbes surhaussées, c'est-à-dire entre celles qui poussaient peu, la plus aisée à tracer et à construire, et ils donnèrent la préférence à l'ogive, parce qu'elle se taillait avec un seul panneau. Ainsi avaient pensé les architectes de Rabbat-Ammon, et leurs successeurs, les architectes arabes.

Il y avait loin de cette raison mécanique et brutale à la théorie des courbes lancéolées qui élevaient l'âme vers les cieux, image symbolique de la ferveur religieuse de nos ancêtres.

J'ai déjà fait observer combien la voûte gothique différait par ses formes et sa structure anatomique de la coupole byzantine. Cette distinction frappa au plus haut point l'esprit logique des archéologues qui s'adonnaient il y a quarante ans à une étude approfondie du moyen âge. Comme l'art musulman était tenu en assez faible estime, comme l'architecture du Bas-Empire, assez mal connue d'ailleurs, représentait le style classique de l'architecture orientale, nos médiévistes pensèrent que l'action de l'Orient ne s'était pas étendue au delà du x<sup>e</sup> siècle et que les croisades, loin de propager le goût de monuments étrangers, avaient enrayé leur acclimatation. Il semblait que du contact de l'Europe et de l'Asie fût née une répulsion si vive pour les spoliateurs du tombeau de Jésus, que la chrétienté ait désormais fermé ses portes à toute importation orientale. On fut donc amené à voir dans la nef et la voûte gothique une transformation de l'église et du berceau romans, due aux efforts des maîtres des œuvres pour construire des voûtes larges, bien éclairées et peu coûteuses.

Là était le défaut de la théorie nouvelle. *Au point de vue constructif, il était aussi impossible de déduire la voûte gothique de la voûte romane, ou de la voûte d'arêtes romaine, que de faire remonter un fleuve vers sa source pour le faire couler plus tard dans un autre lit, car la voûte d'arêtes romaine et la coupole d'arêtes gothique étaient des cas particuliers très distincts d'une formule générale trouvée par les Perses. On ne saurait faire dériver l'un de l'autre deux types entre lesquels il y a opposition absolue de principe : telles sont les nefs gothiques essentiellement organiques, articulées, et les voûtes d'arêtes romaines inorganiques et concrètes. Viollet-le-Duc, qui joignait à une connaissance approfondie de l'art du moyen âge un instinct des plus justes, n'adopta jamais cette explication vicieuse, et aima mieux considérer le vaisseau gothique comme un phénomène spontané et national, sans précédents étrangers ou locaux, consécutif au passage de l'architecture des mains des clercs et des moines dans celles des laïques, que de rechercher ses ascendants dans la voûte romaine, ce qui eut été une faute de construction et de logique.*

Les arguments des médiévistes parurent néanmoins décisifs et déterminèrent contre les vieilles théories une réaction dont l'effet dure encore.

Au moment où l'on commençait à professer ce crédo architectural, les monuments de la Syrie centrale n'étaient pas décrits; le Tag Eïvan, le kasr de

Rabbat-Ammon, le khan Ortma, les mosquées persanes antérieures aux croisades n'étaient ni connues ni soupçonnées. On raisonnait par induction et par hypothèse, mais la principale base d'information faisait défaut. Ainsi, on prétendait de bonne foi que l'architecture nationale de la Perse s'était développée dans un pays riche en forêts et devait porter des traces indélébiles des matériaux ligneux de la contrée. C'est tout dire.

Aussi, bien que la conclusion fût régulièrement déduite des prémisses, était-elle erronée parce que les prémisses étaient inexactes.

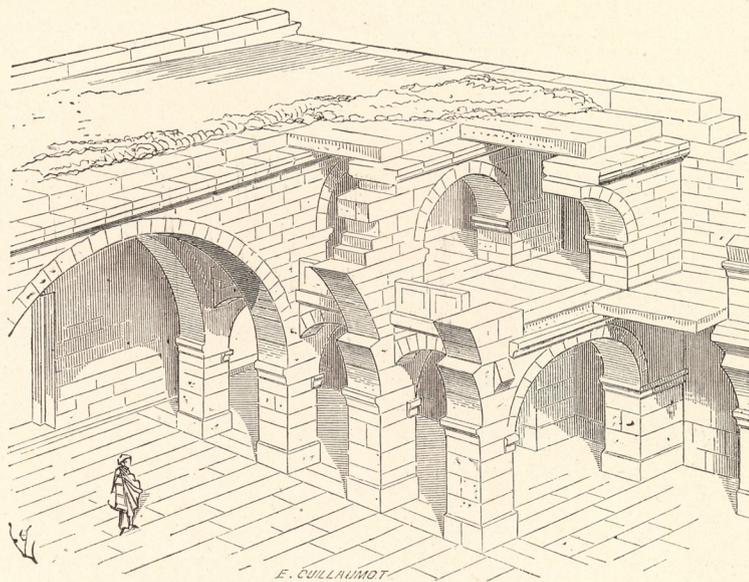


Fig. 121. — Basilique de Chagga.

La première atteinte portée à l'hypothèse des origines nationales de l'architecture gothique le fut par les travaux de M. de Vogüé, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler.

Les constructeurs ne se méprirent pas à l'importance historique de la découverte d'édifices tels que la basilique de Chagga (fig. 121)<sup>1</sup>.

L'arc s'isolait de la voûte et supportait le plafond fait en dalles de pierre ou en bois. D'autre part, les arcs-doubleaux de la nef centrale étaient contre-butés par les arcs-doubleaux bandés sur les collatéraux, lesquels soutenaient une galerie de premier étage donnant sur l'abside par les arcades.

Le monument de Chagga, construit du III<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle, était une transformation des plus nettes et des plus complètes des idées orientales dont on retrouve quelques germes dans le temple de Diane (fig. 112), les arènes d'Arles et le pont de Narni.

Il était difficile de nier les profondes analogies des basiliques syriennes et

<sup>1</sup> M. de Vogüé, *La Syrie centrale*, loc. cit., et Viollet-le-Duc, *Dictionnaire*, vol. IX, p. 481, fig. 8.

des nefs gothiques. Bien que la question eût fait un grand pas, il restait pourtant bien des doutes à dissiper, des points d'origine à éclaircir.

La basilique de Chagga, pouvait-on arguer, était une copie des basiliques latines dont le modèle avait été accepté à la fois par les chrétiens syriens et les chrétiens gaulois. Il n'y avait donc pas à s'étonner d'analogies qui n'avaient rien de fortuit. Les arcs avaient été substitués à des fermes parce qu'en Syrie les bois étaient rares. Les églises syriennes étaient couvertes en terrasse et non en voûtes; enfin, aucun document ne prouvait qu'elles eussent été connues des croisés.

On ne peut plus adresser pareilles critiques aux édifices perses de l'époque parthe et sassanide.

Ils sont les manifestations d'un art traditionnel et séculaire qui repose d'une manière *exclusive* sur *l'emploi forcé de la brique et de la voûte*, d'un art qui *était constitué bien avant la basilique romaine*, d'un art qui avait *envahi la Syrie dès l'époque des Parthes*<sup>1</sup>. En outre, et c'est en cela que réside l'intérêt de ces monuments, tous les *procédés de construction, toutes les combinaisons statiques qui différencient la nef gothique de la nef romane* sont des *caractères saillants et primitifs de l'architecture voûtée de la Perse antique*.

Les contreforts sur lesquels viennent se composer les poussées des voûtes sont contemporains de Sarvistan. Au Tag Eïvan, au Khan Ortma, grandes salles typiques dont la basilique de Chagga est une traduction en pierre, la séparation des arcs-doubleaux et des formerets d'une part, et des voûtains de l'autre, est aussi complète que dans les églises gothiques. Les fenêtres occupent, entre les contreforts et sous les formerets, la place des baies gothiques, les travées sont *barlongues*, comme les *travées gothiques*, et comme ne le furent jamais les *voûtes d'arêtes d'origine romaine*. Les contreforts sont retraités par échelons, dispositions essentielles qui n'apparaissent en France qu'après 1150, si l'on excepte l'église de Saint-Philibert de Tournus, qui est d'ailleurs un monument d'école perse.

La seule différence à signaler entre la nef d'Eïvan et le vaisseau français tient à la forme des voûtains, à la structure par tranche et au tracé des vous-

<sup>1</sup> Voir Suppl., p. 150, note 2, et p. 151, note 1.

sures; mais ces différences n'ont aucune importance : d'abord, parce que le *principe gothique* est indépendant de la *disposition des panneaux de remplissages*, et en second lieu parce que les dômes d'arêtes (voûtes d'arêtes surhaussées) sur plan barlong ou sur plan carré, construits par les architectes du moyen âge, sont d'origine perse, comme je l'ai déjà montré.

Si les architectes se déterminèrent en faveur de la coupole d'arêtes et dé-

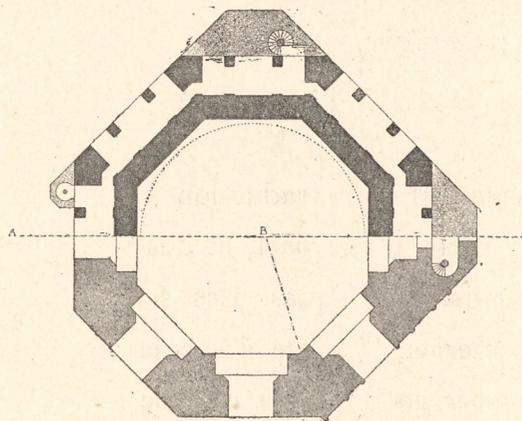
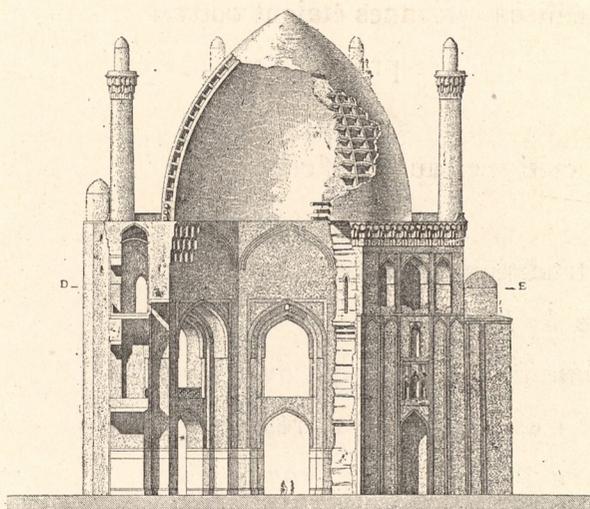


Fig. 122. — Plan, coupe et élévation du tombeau de Chah Khoda Bendé (1300).

laissèrent les voûtains, c'est que les maçons gallo-romains, avec lesquels il fallait compter, adoptèrent de préférence une forme de voûte qui cadrerait mieux avec les traditions et les habitudes locales.

L'emploi de la pierre dans les grands édifices et l'abondance du bois de charpente eurent également pour conséquence de prolonger sur les chantiers l'emploi des cintres.

Les courbes brisées elles-mêmes et les arcatures plates, bien qu'elles aient été employées à titre d'exception dans la période romane et au cœur des provinces où l'influence orientale se faisait sentir le plus directement, furent empruntées aux Perses d'une façon plus ou moins directe, en ce sens que les architectes asiatiques utilisaient déjà les courbes bri-

sées quand ils substituaient la pierre appareillée à la brique, ainsi qu'en témoignent les grandes voûtures de Rabbat-Ammon (fig. 84), la voûte par nervures et panneaux du mirhab de Cordoue, et que des arcatures, dès l'époque de Cyrus, décoraient les édifices iraniens.

Parlerai-je enfin de ces peintures vigoureuses cernées de noir, des ciels bleus étoilés d'or que l'on admire dans les cathédrales du moyen âge, et dont

l'invention est asiatique, comme nous l'apprennent les édifices parthes de Warka et de Babylone?

Je ne puis, à cause de son origine trop récente, arguer du tombeau de Chah Khoda Bendè<sup>1</sup> (fin du XIII<sup>e</sup> siècle) (fig. 122). Je le regrette; il offre un exemple parfait et concluant de l'excellence des principes constructifs en honneur chez les Iraniens et si chers aux constructeurs gothiques. La coupole de ce merveilleux édifice a 16 mètres de diamètre et s'élève à plus de 50 mètres au-dessus du dallage.

Elle est formée de légères alvéoles de maçonnerie, et maintenue en équilibre par des contreforts et des arcs-boutants surchargés de pinacles, dont la disposition eût fait honneur aux maîtres des œuvres de Notre-Dame.

Les derniers documents que je verse au procès me paraissent décisifs. Il ne s'agit plus d'édifices bâtis sur plan romain, comme la basilique de Chagga; on ne peut arguer d'analogies trompeuses; tous les monuments iraniens que je cite sont des œuvres nationales et traditionnelles, je crois l'avoir montré dès le début de cette étude, œuvres que les Perses reproduisent depuis plus de deux mille ans, non seulement sur les plateaux de l'Iran, mais dans tous les pays où s'est fait sentir leur influence artistique, et *notamment sur les côtes occidentales de l'Asie Mineure, de la Syrie et de la Judée elle-même*; j'ai insisté sur ce point essentiel du débat.

Ces voûtes organiques, si simples dans leurs formes et pourtant si multiples, se prêtaient à toutes les combinaisons et fournissaient une solution élégante des problèmes les plus complexes; ces voûtes légères et solides, si bien appropriées à la couverture des nefs, si faciles à construire et si peu dispendieuses, ces voûtes jetées indifféremment sur les portes des villes, les bazars, les palais, les maisons, les caravansérails et les mosquées, durent frapper au plus haut degré les croisés qui, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, se précipitèrent à la conquête de Jérusalem. Depuis plusieurs siècles, les Occidentaux étaient comme imprégnés des arts asiatiques, depuis longtemps ils avaient l'esprit tendu vers la solution des problèmes qui se rattachaient à la couverture des grandes nefs. La terre était admirablement préparée; la bonne semence devait y germer sans effort.

<sup>1</sup> J'ai donné une étude de ce singulier et intéressant spécimen de l'architecture perse de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle dans la *Revue générale de l'Architecture*, année 1883, quatrième série, vol. 10 et Pl. 23.

Je me résume :

- 1° La première croisade date des dernières années du xi<sup>e</sup> siècle ;
- 2° L'art gothique succède brusquement à l'art romain vers le milieu du xii<sup>e</sup>, c'est-à-dire à l'époque de la deuxième croisade, et, par conséquent, bien après le retour de la première ;
- 3° Les monuments construits en Judée et sur les côtes de l'Asie Mineure, même avant l'ère chrétienne, étaient voûtés et de style perse<sup>1</sup> ;
- 4° Les caractères qui distinguent les monuments français de la seconde moitié du xii<sup>e</sup> siècle des édifices antérieurs, sont tous communs aux édifices antiques de l'Iran.

Quelle est la conclusion de ces prémisses ?

A mon avis, elle s'impose.

Si l'architecture romane est due à l'action complexe et indirecte des arts byzantins sur la basilique romaine, l'architecture gothique est une évolution de l'architecture romane provoquée par le contact direct et immédiat de l'Europe avec l'Asie, et par la substitution de l'influence perse à l'influence byzantine.

Je n'entends pas donner à cette formule une rigueur mathématique ; les choses humaines échappent à la précision algébrique, et d'ailleurs la communauté n'est pas dans le détail des formes, mais dans l'esprit de méthode.

Je n'entends pas dire non plus que l'architecture française du xii<sup>e</sup> siècle remonte uniquement aux croisades. En revanche, je prétends que les arts gallo-romains auraient poussé des rameaux tout différents si la civilisation de la Perse fût morte dans son berceau, et si les chrétiens n'avaient pas conquis le tombeau du Christ. Une dernière remarque. La Gaule, qui semble avoir connu les coupes byzantines avant les croisades, c'est-à-dire la coupole sur pendentifs perfectionnée par les Grecs, revint au xii<sup>e</sup> siècle à des formes bien plus archaïques et adopta les trompes propres à la Perse. Je citerai notamment les coupes de Notre-Dame des Doms, de Worms, de Loches, etc., etc., toutes construites sur le vieux type iranien de Firouz-Abâd et de Sarvistan.

Cette rétrogradation serait inexplicable si l'architecture gothique était une

<sup>1</sup> Voir Suppl., p. 150, note 2, et p. 151, note 1.

production exclusive du génie national, et si l'action de la Perse, telle au moins que je l'ai définie, ne s'était substituée à l'action byzantine.

Loin de moi la pensée d'amoindrir la gloire de nos maîtres des œuvres. L'invention n'est jamais spontanée et personnelle, c'est une longue intégration d'idées.

Quel savant peut se vanter d'avoir découvert les substances explosibles ou la machine à vapeur? quel architecte, d'avoir élevé le premier temple grec ou la première cathédrale gothique?

L'honneur d'un peuple ou d'un homme est de fixer les idées flottantes, de leur donner un corps; la gloire de nos maîtres du moyen âge est d'avoir préparé l'union de formes imposées par la religion et la coutume et d'un programme constructif excellent, mais étranger.

De cette combinaison fortuite naquit un édifice nouveau, parfaitement coordonné dans ses ensembles et ses détails, d'une beauté suprême et d'une rare perfection, où s'accusa la personnalité transcendante des artistes français.

Si l'on entend dire par là que l'architecture du moyen âge est une œuvre nationale, j'approuve et j'enchéris sur mes prédécesseurs; mais je proteste quand on prétend circonscrire dans un demi-siècle et dans l'Ile-de-France la transformation de l'art roman en art gothique.

Les voûtes et les principes statiques dont hérita l'architecture ogivale avaient été élaborés en Asie et consacrés en Perse pendant des siècles; l'action orientale dont elle marqua l'apogée s'exerçait persistante sur l'Occident depuis l'avènement des Parthes, indirecte et byzantine jusqu'aux croisades, immédiate et persane à dater de cette époque.

J'aurai l'occasion d'étudier un jour la poliorcétique du moyen âge, et je montrerai que les architectes ne profitèrent pas seuls du contact des Francs avec l'Orient. Les ingénieurs militaires, comme l'a prouvé M. G. Rey<sup>1</sup>, allèrent chercher sous les murs d'Antioche et de Jérusalem des dispositifs dont on doit faire honneur aux Perses achéménides, aux Assyriens, et sans doute aux Elamites.

En laissant à l'écart l'art persépolitain, bolide lumineux qui traversa le fir-

<sup>1</sup> *Architect. milit. des Croisés.*

mament sans laisser de traces dans sa patrie d'origine, le rôle de la Perse dans l'histoire de l'art apparaît donc considérable.

L'Iran fut pendant de longs siècles le champion de l'Orient; s'il sortit souvent meurtri des guerres qu'il soutint à ce titre contre l'Europe, il vit au contraire son influence artistique aller toujours grandissant. Elle eut pour terme, d'une part, les arts de l'Inde et du monde musulman, de l'autre, la transformation gothique. La Grèce, fille des dieux, hérita du génie de ses ancêtres olympiens; les Perses, plus humains, ne franchirent pas les limites du talent, mais tirèrent un merveilleux parti des matériaux qu'une nature marâtre avait mis à leur disposition, et trouvèrent la formule la plus séduisante de la céramique émaillée et de l'architecture voûtée. La Grèce bâtissait en marbre, la Perse construisait en brique; la Grèce adopta la colonne, la Perse resta fidèle à la coupole.

J'ai conté le duel séculaire des deux adversaires, cette lutte où la Hellade, d'abord triomphante, finit par succomber devant l'invasion iranienne, la conquête de l'Inde, de l'Orient chrétien et musulman, de la Russie, de l'Italie septentrionale et enfin de l'extrême Occident. L'évolution ogivale du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle fut le dernier succès de l'Iran. La Renaissance, l'amour des lettres grecques et latines, suscitèrent à la Perse ses antiques adversaires et firent reflourir des arts qui, sans être athéniens ni romains, rompirent avec les traditions de l'Asie et rétablirent la grande barrière exhaussée tous les jours davantage par la décadence des monarchies musulmanes et la marche ascendante des États chrétiens.